

Reçu au lieu

Numéro 133, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91877ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

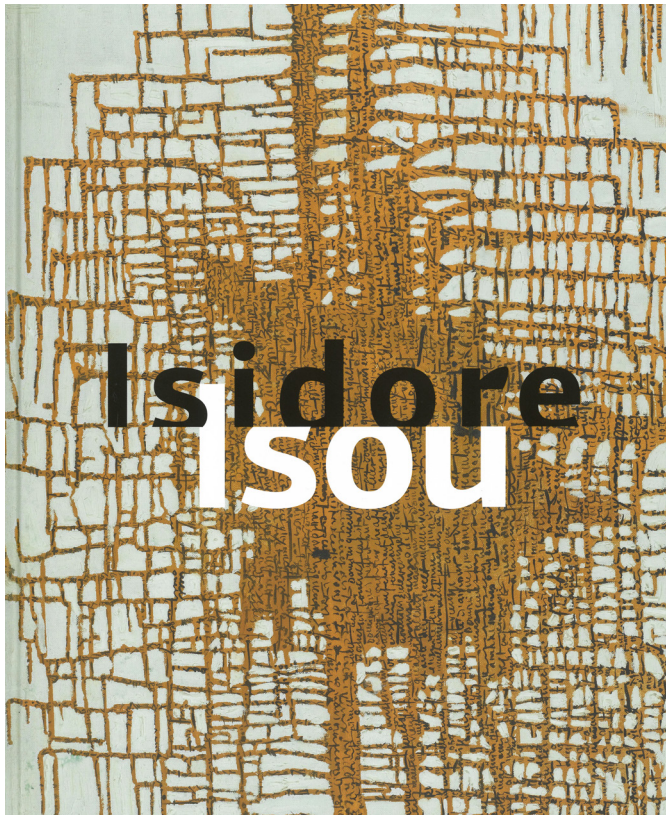
0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2019). Compte rendu de [Reçu au lieu]. *Inter*, (133), 74–77.



Isidore Isou

Frédéric Acquaviva

Dans le journal *Combat* du 5 juillet 1946 paraît un article intitulé « Naissance du lettrisme », et dans le numéro 28 du *Littéraire*, septembre 1946, nous pouvons lire : « Les lettristes se réclament les pionniers d'un âge atomique de la Poésie. » Comment, jeune, inconnu, venant de Roumanie, Isidore Goldstein – Isu est un prénom – peut-il, dès son arrivée en France, être si vite reconnu, lui et son mouvement, par la presse ? Et comment a-t-il pu quitter la Roumanie, avec l'instauration du rideau de fer ? Staline avait installé les communistes au pouvoir, avec Ana Pauker. En réalité, en Roumanie, Isou était communiste et sioniste, même s'il a pris ses distances avec le communisme en France. Et c'est en partie grâce à Ana Pauker, elle-même juive et ayant des relations avec sa famille, qu'il a pu quitter la Roumanie. Il avait d'ailleurs hésité entre l'Israël et la France. Autre question : comment a-t-il pu avoir deux livres publiés chez Gallimard en 1947 ? La réponse est dans mon entretien avec Isou du 17 novembre 1998 : « J'ai fait un scandale au Vieux Colombar, ça a marché. » Lors de la soirée consacrée à la pièce *La fuite* de

Tristan Tzara le 21 janvier 1946, il monte sur scène pour parler du lettrisme. Or, il y avait dans la salle Gaston Gallimard et Louis Aragon. Aragon était communiste comme Isou et, à l'époque, tout puissant chez Gallimard – à cause de la compromission de Gallimard avec Drieu La Rochelle, qui dirigeait la NRF, collabo notoire. Normalement, Gallimard aurait dû être nationalisé, comme Denoël, et c'est Louis Aragon qui a fait pression sur le CNE, dont il faisait partie avec Jean Paulhan, pour « blanchir » Gallimard : il avait tout pouvoir.

C'est ce que j'écrivais, un an après sa mort, dans un article de deux pages du numéro 98 de la revue *Inter, art actuel*. J'insistais sur le témoignage de Robert Estivals, ayant fréquenté Isou dès 1948, même s'il n'a été officiellement lettriste que six mois en 1957 dans le premier numéro de sa revue *Grâmmes*, sous-titrée « Revue du groupe lettriste et hypergraphique ». Avec lui, j'ai parcouru le quartier de Saint-Germain-des-Prés sur les traces d'Isou, filmant par exemple la salle de journalisme où il y a eu une réunion entre les surréalistes de la dernière génération, Isou et les lettristes, ainsi que Debord, présent par un magnétophone. Puis, parcourant le boulevard Saint-Germain, nous

avons fini rue de l'Hirondelle et rue Git-le-Cœur, où il y avait l'imprimeur, celui dit des Escaliers de Lausanne, qui imprimait à la fois des livres sous le manteau et des livres de création, comme *Le soulèvement de la jeunesse*, les premiers finançant les seconds. Ce document a été édité sur DVD Son@rt, n° 052, sous le titre *Hommage à Isidore Isou*, où Frédéric Acquaviva est intervenu. Estivals est important parce qu'il a été le premier, dès 1962, à écrire sur les avant-gardes, autrement dit le lettrisme et le situationnisme, dans un livre intitulé *L'avant-garde culturelle parisienne depuis 1945*, livre dont Debord allait discuter, dans une longue lettre adressée à Estivals (*Correspondance*, vol. 2, n° 174, Fayard), de manière curieusement plutôt élogieuse, tout simplement parce que c'était le premier livre à présenter l'IS, et le lettrisme, comme mouvements d'avant-garde. Cette thèse est reprise par Bernard Girard en 2010 dans son livre *Lettrisme : l'ultime avant-garde*.

Frédéric Acquaviva, l'auteur de cette monographie sur Isou orientée il est vrai sur les arts plastiques, est musicien, collectionneur, auteur de la revue *CRU* et organisateur d'expositions, comme celle de Gil Wolman au MACBA à Barcelone. Nous pouvons le créditer aussi de l'exposition sur le lettrisme – il en a rédigé le catalogue – au Passage de Retz, à Paris, en 2012 et d'une exposition monographique sur Isou à La Plaque Tournante, à Berlin, en 2017. Il a réalisé également, en tant que musicien, deux symphonies avec Isou, qu'il a fréquenté de son vivant à partir de 1998, avec sa voix et son souffle. Il n'existe de ces symphonies, *La guerre* et *la Symphonie Juvénal*, que des partitions écrites. Quand j'ai posé la question de cette dernière symphonie à Isou dans l'entretien réalisé avec lui en 1998, il m'a répondu : « Je l'ai écrite simplement. J'espère qu'on va la jouer. » C'est dire l'importance de cette réalisation musicale par Acquaviva.

Ce livre sur Isidore Isou (1925-2007), prenant le relais du projet de livre sur Isou de Lemaître en 1954 (plaquette intitulée *Isou : introduction à une biographie créatrice*), est une somme considérable d'informations nouvelles et

de documents inédits, comme cette photo de l'affiche pour l'*Exposition d'art infinitésimal* à l'Atome, à Paris, en mai 1960, avec des illustrations somptueuses pour les tableaux. Ce que ce livre montre bien, c'est la volonté d'Isou, dès son arrivée à Paris, d'être constamment à l'avant-garde. Très vite, il déborde le lettrisme pour élargir sa réflexion au signe, à travers la métagraphie et l'hypergraphie, comme le montre le titre de l'exposition de 1961 (avec, outre lui-même, Lemaître, Pomerand, Spacagna et Wolman) à la galerie Weiller, *L'école du signe*. Il était proche en cela de toute la réflexion des années soixante sur la sémiotique, le lettrisme étant à l'époque pris en main par Michel Tapié de Céleyran et la galerie Stadler (son heure de gloire). Puis, il a dépassé ce domaine par l'art infinitésimal, proche de l'art conceptuel et du Concept Art de Henry Flynt (*An Anthology*, 1963) pour devenir enfin, selon Éric Fabre, « l'artiste des artistes », comme a pu l'être pour Fluxus un Robert Filliou.

Curieusement, ce qui l'intéressait à l'origine était plutôt la politique. Il a très bien expliqué dans notre entretien comment il avait été frappé par la disparition du Parti communiste allemand avec l'arrivée du nazisme, qu'il devait y avoir une troisième force autre que le prolétariat, une force « qui avance, qui crée tout le temps » : la jeunesse. Mais il n'a pu se présenter à une élection qu'une fois acquise sa nationalité française en mars 1992.

Le livre d'Acquaviva, très bien mis en page, est une mine d'informations, notamment sur les publications érotiques d'Isou, comme ses traités d'*Érotologie mathématique*, parus chez Éric Losfeld. Suivant un ordre chronologique, le recueil se lit comme un véritable feuillet de l'époque, parfois avec beaucoup d'humour. Il montre ainsi qu'en 1960, Isou, jusqu'alors assez isolé dans l'avant-garde et se trouvant confronté sur ce terrain à une concurrence avec l'immatériel d'Yves Klein, la machine *Métamatic 17* de Tinguely et les éditions MAT de Spoerri, tente de réagir au salon Comparaisons avec un oiseau vivant dans une cage collée à la toile. Succès de scandale.

Acquaviva insiste par ailleurs sur l'année 1961, avec la série des *Réseaux*, l'un des tableaux faisant

d'ailleurs la couverture du livre. Une correspondance s'établit avec Dick Higgins et Robert Filliou, à laquelle il ne répond pas. Mai 68 est aussi évoqué, avec ses problèmes de santé et son projet de fresque hypergraphique. Une photo émouvante d'Isou et de Pomerand au vernissage de l'exposition *Aujourd'hui le lettrisme et l'hypergraphie* à la galerie Stadler, en 1969, est à signaler (p. 167).

Isou se présente ensuite à un jury de thèse en 1976, à Paris VIII, et est reçu avec la mention « Très honorable ». Toujours en 1976, il donne un récit à la salle Gaveau, qui est diffusé sur France Musique.

Quant à la fin de sa vie, il faut insister sur le rôle joué par Francesco Conz, l'éditeur de Vérone, et Éric Fabre à la Galerie de Paris, grâce à qui des œuvres sont reconstituées, comme ce téléviseur dont l'écran est recouvert d'un papier découpé. En 2003, Isou participe à l'exposition *Après la fin de l'art*, organisée par Yan Ciret au Musée de Saint-Étienne, qui regroupe lettrisme, situationnisme et affichisme, ce qui lui accorde donc une reconnaissance institutionnelle. Nous ne pouvons d'ailleurs pas dire que le lettrisme ait été ignoré, comme le montrent entre autres en 1964 le numéro 31 de la revue *Encres vives*, « Spécial lettrisme », le numéro 5-6 de la revue napolitaine *Linea Sud* consacré au lettrisme en 1967 et, plus tard en 1972, le livre *Lettrisme et hypergraphie* de la collection Bibli-Opus.

Postérité d'Isou ? Les jeunes qui l'ont entouré ont pris le parti de la création, selon sa propre théorie du soulèvement de la jeunesse : Dufrene avec la poésie sonore, Wolman avec le mégapneume et l'Internationale Lettriste, Debord avec le situationnisme – il a dit dans notre entretien qu'il tenait beaucoup à lui. Et après ? Il semble qu'Isou n'ait pas pris en compte le numérique, l'ordinateur, ni d'ailleurs ce que McLuhan appelait la galaxie Marconi, et qu'il soit resté du côté de la typographie, au sens élargi du terme. Mais, comme il l'a précisé dans notre entretien, « dans le pire des cas, je serai un Léonard de Vinci », son ambition étant de défendre la création, sous toutes ses formes.

Jacques Donguy
www.editionsdugriffon.com



#monâme

Sébastien Emond

Sébastien Emond nous livre son premier recueil sous la forme d'un hybride entre poésie et récit, où narration et lyrisme poignant s'entremêlent pour créer un véritable métissage littéraire. C'est dans une langue franche, authentique et actuelle qu'il nous fait entrer, presque en intrus, dans ce monde trouble de l'adolescence, de la désillusion, où « [n]ous laissons derrière nous un monde de branches emmêlées, et quelques contes de fée » (p. 47). Sa poésie nous frappe, peut nous choquer, mais finit certainement par nous émouvoir par sa sincérité bouleversante. Se dévoile alors, au fil des mots et des pages, le parcours identitaire de cet adolescent queer profondément habité d'un monde violent, sexuel et apocalyptique. Nous accompagnons cette recherche de soi encombrée par l'assaut du doute, de la honte et de la désolation.

Ce cheminement s'effectue en trois parties. La première aborde une découverte du sexe, celui que l'adolescent-e possède, celui qu'il s'approprie, celui qu'il désire. Le rapport au corps y prend une place colossale, plaçant ce dernier

au centre de cette exploration physique, psychologique et identitaire. La deuxième partie, quant à elle, aborde une esthétique plus *trash*, « 16+ / bizarre & hardcore violence / sexual content » (p. 25). Nous plongeons alors dans une horreur, une brutalité se rapprochant plus des instincts primaires, bestiaux. La dernière partie aborde plus directement la mort, celle d'une amie, celle qui se traduit en douleur, mais qui laisse place à une nouvelle vision du monde. S'installe ainsi une profonde réflexion sur le temps, la mort, la vie, la perte. L'adolescent-e a grandi, a obtenu une sagesse nouvelle de ses expériences.

Emond nous laisse dans un émoi singulier, celui d'avoir suivi le parcours de cet Autre, pour finalement se retrouver face à un questionnement qui semble aussi être le nôtre. L'ouvrage passe du spécifique au collectif, nous permettant de comprendre, voire de nous identifier à la personne suivie tout au long du récit.

Julia Caron Guillemette

Éditions Hashtag
304-3475, rue Ridgewood
Montreal (Québec)
Canada H3V 1B4
info@editionshashtag.com

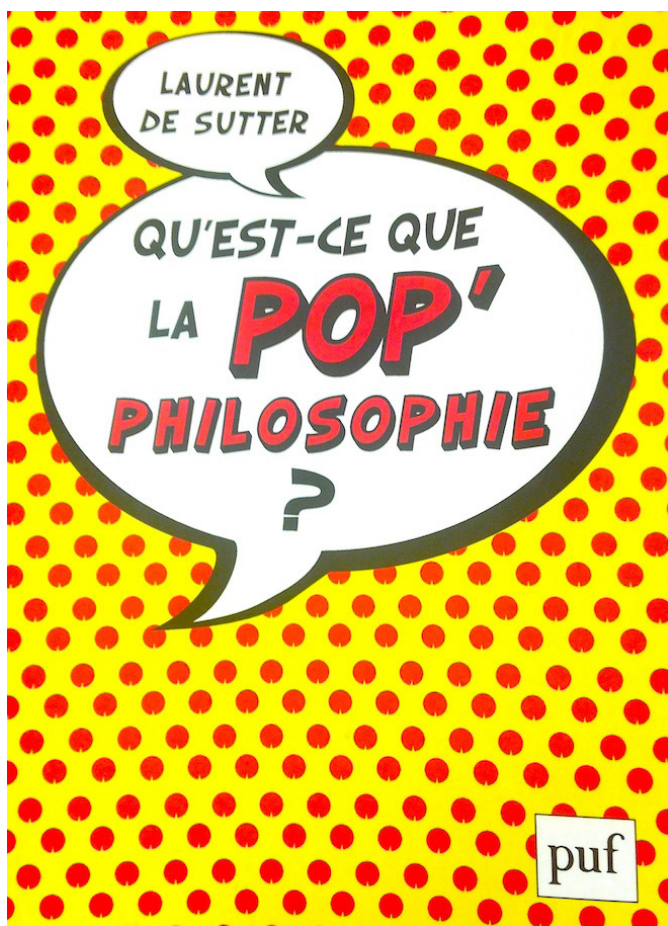
Qu'est-ce que la pop/philosophie ?

Laurent de Sutter

Nous connaissons l'intérêt de Laurent de Sutter pour les icônes de la culture pop : l'inspecteur Clouseau et la Panthère rose dans *Quand l'inspecteur s'emmêle* de Blake Edwards : *paradoxes sur le désordre* (Yellow Now, 2016), Jeff Koons et la Cicciolina avec la série *Made in Heaven*, point de départ de son *Pornographie du contemporain* (La lettre volée, 2018), Jack Sparrow qui lui a inspiré un *Manifeste pour une linguistique pirate* (Impressions nouvelles, 2019) ainsi qu'Iron Man et ses acolytes avec les *Vies et morts des super-héros*, ouvrage collectif paru en 2016 dans la collection Perspectives qu'il dirige aux PUF. Ajoutons à cette liste des événements « pop/philosophiques », dont la Semaine de la pop philosophie. Chez ce penseur prolifique – pas moins de quatre livres écrits ou publiés ces derniers mois – à la plume vive et élégante, point d'académisme condescendant, de diktat du jugement, de dichotomie « basse/haute culture » ; ce qui compte d'abord, c'est le mode d'appropriation proposé de l'objet choisi et, ultimement, le degré d'intensification de notre rapport au monde et à nous-mêmes » que cette étude-expérience produit.

C'est donc dans cet esprit animé par une certaine volonté de « régler les comptes » – ce qu'il réussit à faire positivement, sans attaquer directement les uns ou les autres, grâce à une argumentation précise et à une énergie communicatrice qui irrigue, plus généralement, son œuvre – que, pour lui, la pop/philosophie – l'apostrophe et le syntagme, suivant l'orthographe d'origine, sont soulignés pour se distinguer d'une approche multiphilosophique des différentes formes de culture pop (mode, cinéma, rock, *entertainment*...), décrite par les gardiens de la pensée dominante voilà il n'y pas si longtemps, mais qui, selon le niveau de ceux et celles qui s'y aventurent, peut être autant rafraîchissante que complaisante – se définit comme « la pratique philosophique de transformation de n'importe quoi en quelque chose ».

Dans son brillant et stimulant petit essai se dévorant comme la plupart de ses écrits, il s'appuie sur la pensée de Gilles Deleuze qui, après l'avoir utilisée dans ces cours, l'avait couchée sur papier, en 1973, dans la lettre en postface du livre que l'essayiste et journaliste Michel Cressole lui avait consacré.



Pour le coauteur de *L'anti-Ceïpe* qui voulait sortir des champs spécialisés, la pop'philosophie était « la combinaison d'une stylistique du n'importe quoi, d'une pragmatique du branchement, d'une ontologie de l'intensité et d'une théorie du livre » mais, plus encore, un moyen de sortir d'une asphyxiée et asphyxiante philosophie, et ce, par elle-même ou plus exactement par son « dehors » en l'« étrangeant », en la ravivant et en la connectant à l'expérience de toutes les réalités.

La pop'philosophie n'est pas, à proprement parler, une méthode, mais une opération – celle du branchement – dont l'intensité serait le marqueur. L'auteur renvoie aussi à l'excellent essai de son camarade Tristan Garcia, *La vie intense : une obsession moderne* (Autrement, 2016), dans lequel le romancier et philosophe montre que l'intensité est devenue un idéal – parfois aussi un piège – pour l'homme depuis l'invention de l'électricité.

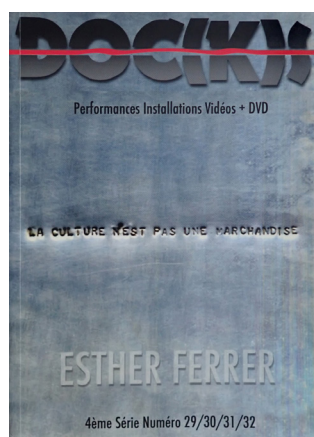
Si, comme nous le savons, la philosophie pour Deleuze est la création de concepts, la pop'philosophie, en déduit Laurent de Sutter, est quant à elle « la création d'affects pour autant

que ceux-ci sont des concepts », transis par leur dehors, intensifiés par leur branchement.

Dans le chapitre – comme dans nombre de ses autres essais condensés, ils sont tous courts – joliment intitulé « Le sens de l'apostrophe », l'auteur rappelle que le terme *pop'* n'est pas nécessairement *hype*, *fun* ou *glamour* ; il peut être tout le contraire, « pauvre » ou « zen », comme le disait Deleuze, mais, dans tous les cas, jamais « réglé ». Il est le bruit que fait la boîte – plus précisément, Laurent de Sutter pointe l'importance des usages libérés de cette boîte normative qui a trop souvent été chérie par les mandarins universitaires – lorsque son couvercle saute. Il est aussi celui d'une postphilosophie qui ouvre des horizons de métamorphose et de singularisation jubilatoires.

Philippe Franck

Presses universitaires de France
www.puf.com
ISBN 978-2-13-081634-8



Doc(k)s

4^e série, numéros 29, 30, 31, 32
Hommage à Esther Ferrer

La 2^e de couverture de ce numéro est d'emblée explicite, « ce chantier ayant été pour nous l'occasion de vérifier (encore) que les médias ne se remplacent pas mais s'ajoutent en se spécifiant ». La revue *Doc(k)s*, fondée en 1973 par le poète Julien Blaine, puis dirigée depuis 1990 par le duo Akenaton, composé du poète Philippe Castellin et du plasticien Jean Torregrosa, est certes une revue de poésie contemporaine. Mais elle dépasse toutefois le mot ou l'écrit et touche au son, à la vidéo, à l'image. Le brouillement des frontières entre les médias devient ainsi un des traits caractéristiques de la publication : les travaux qu'elle présente expérimentent avec la forme, avec la manière de dire et de représenter.

L'ouvrage de plus de 400 pages et accompagné d'un DVD comporte le travail de quelque 80 artistes et poètes, regroupés au sein des sections « Open », « Open vidéo » et « Open son ». L'ensemble possède une envergure considérable, si bien que l'immense variété des propositions peut rendre quelque peu difficile le commentaire général de ce corpus. Toutefois, retenons la qualité et la diversité : des « Martingales » de Bruno Lemoine aux « Fragments » de Mathilde Roux, en passant par la « Poésie du drone » d'Hortense Gauthier et les « Poèmes tournants » de Thomas Dufeu Lamouroux, nous touchons aux thèmes de la violence, des relations humaines, de la poésie en elle-même. La différence entre les propositions dresse un portrait de la discipline qui met l'accent sur l'expérimentation, ce qui peut surprendre, ce qui sort des sentiers habituels de la poésie pour s'aventurer chez les autres arts : l'ouvrage devient certainement un lieu qui provoque, qui touche le lecteur, qui le dérouté.

Le croisement intermédiatique entre la poésie et les autres disciplines trouve probablement en Esther Ferrer une de ses représentantes les plus accomplies et respectées. Il convient alors tout à fait que cette édition de la revue lui rende hommage. Le dossier lui étant consacré se donne pour tâche de présenter l'imposante carrière de l'artiste, parcours qui touche l'installation, la performance, la poésie, la photographie... Pour ce faire, la revue présente divers documents de sa pratique en art action, en poésie et en installation : partitions, archives photographiques et vidéographiques, essais, poèmes... De même, plusieurs de ses collègues, notamment Charles Dreyfus, Michèle Métail et Julien Blaine, présentent des œuvres lui rendant hommage, témoignage de l'impact monumental que Ferrer a pu avoir sur ses contemporains. Le numéro devient ainsi à la fois une source documentaire importante et un aperçu de cette pratique artistique fondamentale.

Enfin, la section « Humeurs, critiques, réflexions » complète le numéro avec des essais de Demosthène Agrafiotis, de Fernando Davis, de Boris Nieslony, de Clemente Padín et d'Álvaro Terrones, mettant en lumière les préoccupations théoriques de la publication par rapport à la discipline. Bref, la revue s'avère un lieu multiple : lieu d'expérimentation et de création, lieu d'appréciation et de documentation, lieu de réflexion et d'ouverture.

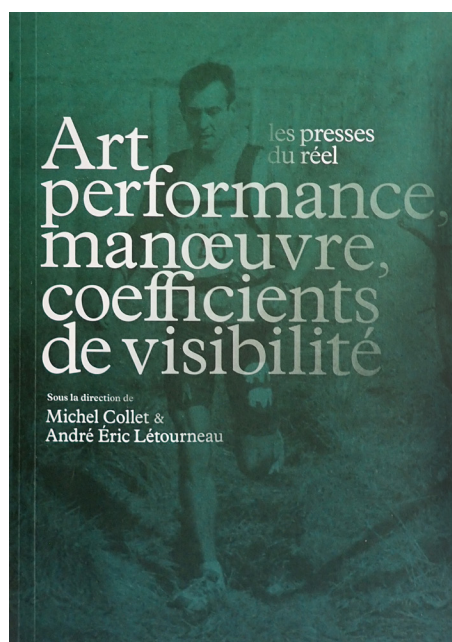
Raphaël Ouellet

Édition Akenaton
www.akenaton-docks.fr

Urgent !!, volume 3

Urgent !! se décrit comme un « tryptique d'édition musicale et littéraire constitué à partir de captations et de créations *in situ* réalisées lors de 3 festivals-rencontres d'improvisation pluridisciplinaires ». Alors que les deux premiers volets se sont produits en 2001 et en 2008, le troisième volume correspond à une ultime réunion s'étant déroulée les 14, 15 et 16 août 2013 dans le cadre de Dialogue des arts contemporains, lors du festival Destination Ailleurs. L'île de Vassivière, où se trouve le Centre international d'art et du paysage, a accueilli artistes visuels, poètes et musiciens œuvrant selon les principes d'une création improvisée et spontanée.

L'ensemble comprend un disque vinyle présentant les œuvres sonores, poétiques



comme musicales, et un livre sur les œuvres textuelles et visuelles – notons que le livre fait aussi mention d'un site Web, urgent!!.
fr, qui doit diffuser les archives de l'événement, mais qui semble malheureusement inaccessible.

Nous retenons en premier lieu l'importance que l'ouvrage accorde à la mixité des médias, à leur interdépendance, à leur complémentarité. Chacun des modes artistiques agit de pair : leur coïncidence permet de les faire sortir de leur allée respective pour les amener ailleurs, leur faire explorer de nouveaux sentiers. À cet égard, le principe d'*Urgent !!* se rapproche des grandes utopies artistiques du XX^e siècle : le même désir de déclasser, d'universaliser l'art à travers le décloisonnement.

Les thèmes de la Terre, de notre présence au monde, du rôle humain en son sein et de la relation à l'autre au cœur de cet univers semblent constamment revenir dans les œuvres. Soulignons par exemple les « Cartes postales de Mars », créées par Fabrice Caravaca, Julien Blaine et Pierre Soletti, écrites sur scène et distribuées aux membres du public pendant le concert ayant eu lieu lors du séjour des artistes. Qui plus est, l'île en elle-même semble avoir marqué les participants de l'expérience : mentionnée à de nombreuses reprises, elle apparaît, dans le cadre de l'activité poétique et artistique, comme un symbole plus grand qu'elle-même. L'endroit précis devient le *lieu* du possible, un espace séparé de la vie quotidienne pour produire l'*expérience* de la création.

Le souci de rendre justice à cette expérience nous semble donc central : l'ouvrage textuel, visuel et sonore devient document de l'événement. S'il demeure impossible au lecteur de revivre en totalité ce séjour de création, *Urgent !!*, volume 3, met en lumière son esprit : plus qu'un simple document d'archives ou une documentation, l'ouvrage donne un aperçu de la rencontre, permettant d'en imaginer l'ambiance, d'en apprécier le résultat.

Raphaël Ouellet

Dernier Télégramme /
l'Oreille Électrique
27, rue Aigueperse
87000 Limoges
France
www.derniertelegramme.fr
ISBN 979-10-97146-07-8

Art performance, manœuvre, coefficients de visibilité

Sous la direction de Michel Collet et André Éric Létourneau

Sortie en mars 2019, cette publication traite de divers aspects du performatif avec un nombre impressionnant de collaborateurs et d'auteurs. Il m'est difficile de faire un résumé ou une critique de tous ces traitements concernant le performatif. En effet, il y a 32 textes portant sur un nombre important d'approches, tant dans les rapports disciplinaires que la recherche-création, ce qui démontre des conditions et des relations principalement pédagogiques, plusieurs auteurs étant en effet professeurs universitaires.

Je renvoie plutôt à ces mots tirés de l'avant-propos de Michel Collet et André Éric Létourneau : « [C]es textes ne séparent pas toujours la théorie de la pratique. Nous tentons de repérer, de nommer ces réalités expérientielles en utilisant des méthodes de recherche non conventionnelles pour en présenter les aspects les plus vivants. Par exemple, les textes que signent ici Louis-Claude Paquin, Cynthia Noury, Tagny Duff, André Éric Létourneau (en dialogue avec ces trois auteurs ainsi qu'avec José Luis Castillejo), Michel Collet, Hubert Renard, Yann Toma, Peter Hüttner, Christian Xatrec, Rainer Oldendorf, Sandeep Bhagwati, Marianne Villière et Jean-Baptiste Farkas s'éloignent des modèles traditionnels de la distanciation théorique et proposent des constats d'actions issus d'écritures performatives ou à performer. Armando Menicacci, Barbara Clausen, Valentine Verhaeghe et Valerian Maly livrent quant à eux des récits réflexifs sur l'expérience de l'art en acte. Dans une veine semblable, Démosthène Agraftotis, Christopher Salter et Laurent Devève proposent un examen de la genèse sociohistorique de l'art action en lien avec le patrimoine culturel immatériel qui donne naissance aux gestes performatifs. Le présent ouvrage tente également le dépassement des affirmations disciplinaires et des arborescences qui tendraient à fixer des origines et un schéma de pensée à la performance. Olivier Lussac, Richard Martel, Michel Giroud et Jean Décarie (Victor Fitrof) précisent ainsi les

repères qui jalonnent cet art sans contours et en décèlent les nouveaux voisinages. Chez François-Joseph Lapointe, Christian Mollet-Viéville et Sophie Lapalu, il est question des régimes de perception et d'existence de l'art performatif *in socius*, tandis que François Coadou, Valérie Da Costa et Corinne Melin distinguent, dans les expérimentations proches mais déjà inscrites dans une histoire contemporaine de l'art action, lignes et intensités à l'œuvre dans cette constellation de pratiques expérimentales. »

Beaucoup de sujets comme d'approches y sont donc traités. Le texte « Coécriture à trois voix... », qui prend 20 pages dans cette publication, contient notamment 117 notes. Tradition universitaire oblige ? À propos des notes, mentionnons qu'il aurait fallu une typo plus facile à lire...

Il est question de théorie, d'historicité, de positionnement dans les interstices sociales avec des exemples, comme Kaprow qui s'avère un protagoniste important car, dans cette publication, sont traités autant l'art action que la performance et la manœuvre.

Richard Martel

Les presses du réel
avec la collaboration de l'Institut
supérieur des beaux-arts de Besançon
(ISBA) et du Réseau international
dédié à la recherche-création en arts
médiatiques, design, technologie et
culture numérique (Hexagram)
ISBN 978-2-37896-024-7